

XXIII ème Dimanche après la Pentecôte

Qui d'entre vous accepterait de manger un ver de terre grouillant et tout vivant ? Bien peu sans doute...et je vous comprends ! Reposons maintenant la question : qui d'entre vous, pour dix millions d'euros, accepterait de manger ce même lombric pareillement grouillant et pareillement vivant ? Cette fois-ci, les mains seraient sans aucun doute plus nombreuses à se lever et je vous le dis sans vergogne : j'y ajouterai aussi la mienne. Ce n'est pas être bassement intéressé que de répondre ainsi par l'affirmative car rien ne dit que l'heureux gourmet garderait le gain pour son seul profit personnel : nombreuses sont les œuvres auxquelles j'aimerais consacrer cette coquette somme d'argent. Non ! Le ressort de cette question, ce n'est pas l'appât du gain et l'appétit du gagnant mais bien plutôt l'adéquation, l'harmonie que j'introduis entre une fin et un moyen, entre ce que je veux et ce que je suis prêt à faire pour cela. Quel est mon but et par quelle voie vais-je pouvoir l'obtenir ?

La même question se pose dans notre vie de foi. Cela peut sembler paradoxal mais le meilleur point de départ consiste - avant toutes choses - à déterminer le point d'arrivée : où vais-je ? Au Ciel ! Qu'est-ce que le Ciel ? Une éternité de joie et de bonheur qui ne souffrira jamais aucune atteinte, aucune menace, aucun déclin ! Quelle voie vais-je prendre pour parvenir à un tel bonheur ? Celle que le Seigneur m'indiquera, car le Bon Dieu - son nom même nous le rappelle - nous place nécessairement sur la bonne route. « Bon Dieu », « bonne route » au deux sens de ce mot : la route qui est bonne car elle mène bien où je veux aller ; la route qui est bonne car elle me rend déjà heureux, sans attendre d'être arrivé à bon port.

C'est là que s'arrête notre comparaison avec le lombric à dix millions d'euros. La vie dans le Christ, en effet, a plus de saveur et apporte moins de pustules que l'absorption d'un ver de terre : vous l'aurez - je l'espère - déjà expérimenté. L'amitié avec Dieu, à condition d'être vécue à fond, offre dès maintenant (sans attendre le Ciel) son grand lot de bonheur...ce qui la rend bien plus appétissante.

L'idée de départ, toutefois, subsiste : comme pour le ver de terre multimillionnaire, il me faut mesurer au quotidien les moyens que je prends à la fin que je vise, calculer si mes pas me conduisent effectivement dans la bonne direction. En effet, notre vie sur la terre n'est pas précisément une promenade de santé : se présentent à nous des carrefours, des impasses, des

obstacles. Il y a dans notre vie de foi des combats, des renoncements, des épreuves ; et la joie apparaît bien souvent comme une conquête permanente, remportée contre la part obscure de soi-même.

Aussi, c'est tout particulièrement en ces moments, lorsque l'épreuve, lorsque la lutte, lorsque la tentation me fait face, qu'il me faut penser au Ciel et me reposer, en un clin d'œil, la question : où veux-tu aller au juste ? Si tu veux vraiment la gloire et le bonheur du Paradis, pourquoi es-tu en train de prendre la direction inverse ? C'est un moyen très puissant pour demeurer et grandir dans la voie du Bien que de penser souvent au Ciel, que de mettre en toutes choses la pensée de Dieu, afin de vérifier, jour après jour, si la route que je prends est réellement la bonne, me menant bien là où je veux aller.

Ainsi, dans la tentation, gardons bien à l'esprit que cinq minutes de plaisir - cinq minutes de plaisir haineux, de plaisir calomnieux, de plaisir paresseux, de plaisir luxurieux - ne font pas le poids face à une éternité de bonheur que je risque de perdre si je dis « oui » au péché. Je le sais, c'est un choix crucifiant que de dire « non » en ces moments car une part de moi-même, de toutes ses forces, me séduit et m'appelle à succomber. Raison de plus : bien souvent en ces occasions de chute, seule la pensée du Ciel provoque l'électrochoc salutaire qui déchire le masque de l'illusion et me remet d'aplomb.

Ainsi, dans la souffrance, lorsque celle-ci ne peut être soulagée et qu'elle pèse d'un lourd poids sur mes épaules, gardons bien à l'esprit que le mal n'aura jamais le dernier mot. La souffrance ne sera pas sans fin, la joie – elle – le sera. Cela ne veut pas dire qu'il devient alors aisé de souffrir ; cela signifie que la révolte et le désespoir ne font qu'ajouter à l'écrasement de l'épreuve. Mystérieusement, la pensée du Ciel au sein de ma douleur ouvre une fenêtre : celle de l'espérance. Espérance pour moi, espérance pour les autres, que je contribue à sauver en m'unissant à l'œuvre du Christ ressuscité qui « pour nous les hommes et pour notre salut, a souffert sous Ponce Pilate ».

Ainsi, quand sonne l'heure du sacrifice et de l'effort, gardons bien à l'esprit que plus le cœur est grand, plus il sera comblé dans la Gloire. Le Ciel n'est rien d'autre qu'un échange infini d'amour entre Dieu et ses saints. Or, L'effort et le bien, accomplis par amour, ouvrent mon cœur et le préparent ainsi à accueillir encore plus d'amour, et donc au Ciel, encore plus de joie. « Au soir de cette vie, nous serons jugés sur l'amour » : mon degré d'amour de Dieu et du prochain sur la terre fixera pour l'éternité le degré de mon bonheur au Ciel.

Donc, n'oublions pas d'être heureux : n'oublions pas le Ciel !

Abbé Jean-Baptiste Moreau